

*en temps
s la chambre.
r double»
endre. Parfois
er le temps.
t à la surface.
ux Chagrin*

CoEUR double

Mai 2006, numéro 44

QUARTIERS D'ORANGE



Quartiers d'orange

CŒUR DOUBLE, numéro 44, mai 2006
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (28890)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de CŒUR DOUBLE est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Photographie de couverture : Roxane Doucet et Andréanne Williams, 2006

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Dans le cadre du volet amateur du concours *Le Quartier latin*, les étudiantes et les étudiants de mon cours de Littérature et cultures contemporaines sont partis, en équipes de deux et appareil photo en mains, à la découverte des alentours du cégep du Vieux Montréal. Cette expérience artistique leur a valu d'être exposés à l'Agora du 3 au 12 mai.

Au cours de leur périple, ils ont pris des photos, bien sûr, mais aussi des notes : ils se sont faits témoins des petits événements de la vie quotidienne. Par la suite, chacun a rédigé un bref récit construit autour de personnages réels ou fictifs. Ce sont ces petites rumeurs du quartier qui font l'objet de ce *Cœur double*. Certains ont proposé leur texte pour le volet littéraire du concours, *Écrire le Quartier latin*. L'idée ne fut pas mauvaise puisque Janilie Fleury et Simon Leroux ont gagné respectivement les deuxième et troisième prix.

Une exposition, une publication : ils ont raison d'être fiers d'eux.

Anne-Marie Cousineau
Professeure

Gabner Louis Aladin

Informatique

La fille aux cheveux rouges

Il était vers 17 ou 18 heures, dans le Quartier latin. Il y avait moi, mon meilleur ami et cette fille. Mon ami et moi étions les deux minorités invisibles puisque c'est que la fille aux cheveux rouges qui attirait TOUTE l'attention.

Nous étions en train d'essayer de trouver le parfait angle de vue pour faire une photo quand un passant passa tout près de nous, la reluquant de haut en bas, souhaitant que la jupe blanche à poids noirs fût plus courte. Un autre piéton passa en se demandant ce que nous faisons et nous proposa de se faire prendre en photo. La fille aux cheveux rouges lui répondit d'une manière moitié polie, moitié sèche, que ce n'était pas nécessaire. Nous avons ensuite tenté de continuer, mais un troisième homme passa, ne dévisageant lui aussi que la fille aux cheveux rouges.

- Que faites-vous ? dit-il.
- Un projet photo.
- Un projet photo ? répéta-t-il, l'air de ne pas nous croire.
- Oui... regardez j'ai même un appareil ! dis-je en le brandissant devant lui.
- Madame, ça va bien ? dit-il en regardant la fille aux cheveux rouges.
- Oui ça va. On voudrait juste continuer.

Il détourna finalement la tête pour enfin remarquer l'appareil que je secouais toujours, regarda encore la fille aux cheveux rouges et finalement, continua son chemin.

- Mais qu'est-ce qui se passe ce soir ? s'exclama mon meilleur ami.
- Ce soir ? C'est toujours comme ça, dit la fille.
- Hehehe, tu as les cheveux rouges, fille... Tu t'attends à quoi ?

Elle haussa les épaules, essayant de ne pas se faire déconcentrer par tous ces promeneurs obsédés par les cheveux rouges...

Mélissa Beauchamp
Génie Mécanique

Anaïs Valiquette L'Heureux
Communication



Mélissa Beauchamp

Génie mécanique

Ma vie

Je ne suis personne. Je me promène sur la rue Saint-Denis. Je regarde à travers une grille les camions qui réparent la rue après la fuite d'eau. Triste comme l'eau, je décide de changer de chemin : je vais sur la rue Sanguinet, où je serai tranquille. Solitaire, je regarde les panneaux de signalisation. J'ai perdu beaucoup trop de temps à fuir comme ça. Les parcomètres sont différents de ceux des autres rues : c'est le progrès. Moi, je reste là à rien faire.

Je passe près d'un bar, mais je n'ai pas d'argent. La honte. Je regarde les arbres. Si j'avais fait comme tout le monde, j'aurais peut-être une voiture, peut-être même la chance de voyager.

J'en ai assez qu'on me méprise. Je dois prendre ma vie en main. Je veux cesser de fuir la réalité et lui faire face, pour enfin l'affronter.

Ariane Bilodeau-Deschesnes

Communication

TOI

Tu nages aveuglément sur la rue Sainte-Catherine, guidé par les flots urbains.
Le courant est si fort qu'il règle toutes tes actions.

Il t'arrive d'avoir peur. De ne plus savoir où tu es. De ne plus savoir qui tu es. Tu te hais. Tu hais les autres. Tu hais la vie, ta vie. Tu veux nager à contre-courant. Tu veux sortir de cette eau gommeuse, noire, qui s'incruste peu à peu en toi.

Tu hurles, mais les flots étouffent les sons qui sortent de ta bouche. Tu es prisonnier.

Julia Bousquet Dussault

Communication

Jouer à 100 %

Une petite fille gambade près de son père au square Berri. Elle regarde de tous les côtés à la recherche de trésors. Ses yeux foncés ne restent pas deux instants fixés au même endroit. Un grand sourire au visage, la petite aperçoit des pigeons. Elle tire la main de son père et fait quelques pas dans leur direction sur le sol mouillé du parc. Les pigeons se sentent menacés et fuient. Ils s'envolent et se perchent dans les arbres pour ne pas se faire déranger. La petite reste là, au pied des arbres, à attendre pleine d'espoir. Assis sur un banc, le père guette maintenant sa fille de loin. La petite tourne autour d'une statue difforme et attend toujours le retour des pigeons. Elle s'occupe à autre chose pour faire passer le temps. Après quelques minutes, et malgré les gestes brusques de la fillette qui agite un bâton, les pigeons reviennent vers elle quelques-uns à la fois. Elle les regarde, tout émerveillée ; elle a retrouvé son grand sourire.

Marie-Ève Brais

Graphisme

Mercredi glacial

La chaleur me fuit; elle s'échappe de tous les membres de mon corps. Les doigts congelés, j'appuie sur le déclencheur de mon appareil qui figera un instant précis dans le temps cristallisé. Des gens silencieux sont maintenant fixés sur la pellicule, dans le temps et l'air glacé. D'autres continuent de marcher; ils n'ont pas envie d'être brusqués. J'aimerais les prendre dans mes mains et les faire fondre

Je déambule sur Sainte-Catherine par une journée de mars trop froide qui s'écoule au compte-gouttes. Je promène mes doigts-*popsicles* sur les surfaces glacées de la ville.

La sensation est étrange.

L'ère arctique remporte le combat; je suis vaincue. Je fuis. Le Quartier latin sera dorénavant appelé le Quartier polaire.

Philippe Chartrand

Ébénisterie

Demain

C'est un beau matin de printemps, de soleil éclatant et de bien-être. La neige tranquillement succombe à la chaleur. En ce début de journée, la petite communauté du Quartier latin se presse de retrouver son petit train-train dans le doux vacarme urbain. Des passants aveugles et pressés marchent dans un va-et-vient continu. Le travail, l'école ou le cinéma les occupent. Un mendiant arrive au coin de Saint-Denis et De Maisonneuve. Il se poste là, l'air déprimé, casquette à la main, espérant recevoir une pluie de monnaies sur la tête. À moins d'un coin de rue de là, derrière les restaurants, dans une petite ruelle, un clochard fouille les poubelles à la recherche de son petit- déjeuner. Deux hommes en uniforme le regardent et semblent vouloir régler quelque compte. L'eau de la neige coule le long des trottoirs et le soleil traverse tranquillement le ciel. C'est un beau matin de printemps.

Ariane Blier-Langdeau
Viviane Dallaire
Communication



Viviane Dallaire

Communication

Cadrage

Je me balade dans le Quartier latin et j'observe l'enchevêtrement des tiges de métal d'une clôture qui protège une voiture de luxe. Je remarque qu'un jeune homme s'approche de la clôture. Vêtu d'un jean rapiécé et d'un manteau de cuir, il rôde aux alentours. Entre ses mains, il prend le cadenas qui retient les deux portes de la barrière. Il examine la chose et semble contrarié. Le jeune homme regarde nerveusement autour de lui. Il ne semble pas s'être aperçu de ma présence. Soudain, il escalade la clôture avec facilité et saute de l'autre côté. Bouche bée, je ne réagis pas. Le jeune homme se fait tout petit. Il observe l'intérieur de la voiture et lance quelques regards furtifs vers le logement du propriétaire. Il étudie bien la situation avant de se retourner et de sauter une seconde fois la clôture. Je réagis et saisis mon appareil photo. Je prends quelques clichés alors que l'homme quitte les lieux d'un pas rapide.

Annie Desmarais

Design de présentation

L'histoire du petit parapluie rouge

Je suis un petit parapluie rouge en fuite. Je cours. Des policiers me poursuivent. Je cours encore. Je m'éloigne. Je cours toujours. Les policiers me voient. Je cours. Une voiture force vers moi. Je repars. Je cours. Je cours sans regarder où je vais... Je tombe et me blesse. Je me relève. Je cours. Rendu dans la ruelle près de chez moi, je me dirige vers mon logis. Je monte les escaliers et entre dans mon petit chez-moi. Je reprends mon souffle. Je m'installe devant la fenêtre. Je jette un regard sur tous ces gens qui circulent rue Sainte-Catherine. La journée de travail est terminée : que font-ils pour s'évader du quotidien ? Je regarde les graffitis sur les murs. Je regarde le titre de la prochaine pièce annoncée au théâtre en face. Je regarde aussi le beau paysage au loin. Je ne cours plus.

Roxanne Doucet

Communication

Destination Montréal

Je cours. Sous le soleil de midi, je cours pour arriver à destination. Je cours après le temps, qui s'écoule trop vite. J'accélère le pas pour ne pas être en retard. Je sillonne le monde. Je ne croyais pas pouvoir voyager à travers quatre continents avec pour seul passeport un appareil photo. Par cet œil voyeur, je m'immisce dans un univers qui n'est pas le mien au cœur d'une ville qui m'appartient. Je touche du bout de mes doigts des paysages lointains, je goûte du bout de ma langue des mets exotiques, je prête l'oreille à cet amalgame de langues étrangères. Dans le quartier chinois, je croise un vieux marchand au visage plissé. Plus loin, j'arrête dans une épicerie arabe où le parfum des épices me chatouille les narines. Je parcours la rue Saint-Laurent, bercée par le courant urbain, noyée dans une vague multicolore de gens. J'arrive finalement à destination, à bout de souffle, mais pas à bout de mes dérives. En grim pant les marches du Vieux Montréal quatre par quatre, j'aperçois Gabner sous le soleil de midi en train de lire *Chronique de la dérive douce*.

Valérie Doucet
Communication

La voie rapide

Dans la station de métro Berri-UQAM, une vieille dame à la silhouette légèrement courbée, vêtue d'un imperméable jaune, porte des paquets d'épicerie. Elle prend les escaliers roulants, s'arrête, attrape la main courante gauche bloquant ainsi la voie que tous considèrent, par convention, comme réservée aux gens pressés qui montent en sautant les marches une à une plutôt que de se laisser hisser doucement par le mécanisme. Une étudiante, qui semble être habituée à un rythme de vie excessivement rapide, s'impatiente et émet un son avec sa gorge pour signaler son mécontentement à la dame qui vient de rompre sa trajectoire habituelle. La vieille dame ne bouge pas ; elle n'a rien entendu et continue de se laisser porter tranquillement, tout en profitant de ce bref instant de répit, son seul luxe. L'étudiante essaie tant bien que mal de la contourner, mais la dame et ses sacs encombrants occupent tout l'espace. L'étudiante est sans doute déjà en retard à son cours et ne veut pas manquer le prochain train en direction Honoré-Beaugrand. Elle jette un coup d'œil à sa montre, pousse quelques soupirs avant d'abandonner cette infâme course contre le temps. L'escalier roulant s'arrête subitement, à la plus grande satisfaction de l'étudiante. La vieille dame émet un son avec sa gorge pour signaler son mécontentement.

Janilie Fleury

Langues

La dérive douce

Rue Émery

Je suis là, au beau milieu de la rue Émery,
entre Saint-Denis et Sanguinet,
près d'une brasserie et d'une boutique.

Il fait gris et froid.

Des montagnes couvertes de neige sont exposées dans les vitrines du magasin.

C'est encore l'hiver.

Soleil

Je suis là à lutter contre le froid, qui me glace le sang.

Ma veste grise à peine trouée est mon unique possession.

Bienvenue à Montréal.

De l'autre côté de la rue, l'agence *Go Travel Direct* annonce les destinations-soleil.

Je frissonne.

Temps

Je suis là et, devant moi, il y a tout mon temps.

Je flâne parmi les étudiants qui courent pour rentrer en banlieue.

Moi, j'habite la ville.

J'aperçois deux jeunes qui prennent des photos.

Je leur fais de grands signes avec mes bras.

Je les salue tout simplement.

Ils ne m'ont pas encore vu, comme la plupart des gens.

Mais je suis patient.

Là-bas

— Laquelle prenons-nous ?

— Photographie cette annonce de Cuba et partons... Il y a un homme complètement fou.

— Où ?

— Là-bas, au beau milieu de la rue. Il gesticule.

Camille Forget

Graphisme

Réflexions

Quatre heures et demie, les travailleurs à l'air morose se dirigent vers le métro. Les femmes martèlent le trottoir de leurs talons-échasses, les hommes balancent leur mallette de l'avant à l'arrière d'une allure dansante. J'aurais presque le goût de m'improviser musicien et de me mettre quelques sous en poche. Mais personne n'y porterait attention. Tous les regards s'attardent sur une scène incongrue : un grille-pain est posté au coin d'une rue, comme s'il s'était construit une maison parmi les détritux de journaux. C'est la première belle journée du printemps et le soleil se réfléchit sur la surface miroir légèrement usée du grille-pain. Je me mets à genoux, histoire de mieux observer cette chose qui semble avoir fui son décor quotidien, et j'aperçois mon visage déformé, parfois chétif, parfois digne d'un portrait de Botero. Je souris malgré moi.

J'entends un déclic derrière moi et me retourne brusquement. Un garçon m'a pris en photo, alors que je souriais comme un imbécile devant le grille-pain. Je me lève en maugréant et saisis quelques pages de journal, prétendant avoir eu cette intention en tête depuis le début. Lorsque je lui tourne le dos et me dirige à nouveau vers le métro pour y passer la nuit, un sourire fend mon visage et je me demande pourquoi ça me gêne tant d'être heureux.

Jean-Sébastien Gauthier

Graphisme

Une intersection

Nous nous installons, coin Saint-Denis et Sainte-Catherine. La foule dense risque de nous gêner, mais l'endroit est parfait. Nous y posons l'objet. Les passants déconcertés mordent à l'hameçon. Ils contribuent à notre expérience du simple fait de leur intérêt. Notre présence réchauffe leurs regards froids. Pour une fois, les regards moqueurs nous font plaisir. Deux jeunes enjambent l'appareil ménager et ne tardent à s'exprimer : « Oh God! That's so random! », avant de s'éloigner en riant. Puis s'approche doucement une petite vieille qui s'avère être le sujet rêvé. Puisque son horaire le lui permet, elle nous parle de l'étrangeté de la chose avant de comprendre, un quart d'heure plus tard, que nous en sommes les propriétaires. Elle s'agrippe alors aux poignées de sa marchette et poursuit sa longue marche en arborant le sourire que nous avons vu naître et grandir tout au long de la conversation. Nous fermons nos cahiers, reprenons notre bien et quittons les lieux laissant derrière nous une bonne humeur timide. Qui aurait cru qu'un grille-pain débranché puisse réchauffer si efficacement l'atmosphère?

Valérie Gauthier

Communication

Chats grillés

En ce jeudi après-midi, le soleil chauffe la mer de béton de la Place des Arts. Dans ce grand parc urbain, une centaine de chats gris ou noirs se prélassent au soleil. Je suis assise au milieu de ce fouillis paresseux, et je me gave de soleil comme d'une rareté qui perce si peu la pollution de la ville. J'observe les chats et je me rends compte que peu de choses nous différencient... Mais... qu'est-ce que c'est que cela? Suis-je la seule à voir ce dragon à l'énorme tête? Pourtant, il court au travers de la meute de félins allongés sur le sol, menaçant de rôtir les chats sur place, et aucun ne réagit! Voilà soudain un petit chevalier au cœur courageux qui arrive en courant pour l'attraper. Pauvre petit, il ne sait pas encore que ces choses-là sont irréelles. Si les dragons existaient, les grands chats gris l'auraient vu. C'est sûr! Mais peut-on se fier aux chats qui se chauffent au soleil?

Alexandre Giroux

Design industriel

L'endroit parfait

Je me promène à la recherche de l'endroit parfait
de la ruelle que j'ai vue l'autre fois.
Elle n'est plus à sa place :
peut-être a-t-elle changé d'endroit ?

Dans les rues du Quartier latin,
plusieurs choses me semblent étranges :
à ma droite, un graffiti sur un mur ;
un peu plus loin, une voiture en cage.

Trois personnes viennent vers moi
et ralentissent à ma hauteur.
Leur regard est rivé sur mon sac,
au sol.
Je le ramasse et les confronte.
Ils s'en vont.

Je suis maintenant dans une ruelle bien abîmée.
Où suis-je rendu ?
Je n'en ai aucune idée.
Je continue d'avancer.
Je finirai bien par me retrouver.

Voilà un des gars de tout à l'heure ;
il parle avec un itinérant et ne me voit pas.
Des sirènes de police viennent de partout :
il y a une fuite de gaz dans le coin.

Les rues ici sont bloquées,
on me dit de circuler.
Je ne sais plus quoi faire.
Je suis à la recherche de l'endroit parfait.

Mélissa Langevin

Joaillerie

Un seul côté de vous

Des kilomètres et des kilomètres. J'ai marché sous la pluie fine rue Sainte-Catherine, cherchant un visage que je connais. Ici, seulement des visages étrangers dévalaient le temps devant moi sans me voir. Sans voir la femme pressée dont les minutes étaient comptées ou le travailleur qui songeait qu'il aurait pu avoir une autre vie. Des kilomètres et des kilomètres. J'ai flâné sous les torrents de pluie rue Saint-Denis. Le voyageur aux bagages de luxe n'a pas vu l'homme aux sacs verts dont la vie est un voyage entre les parcs et le métro. Une vieille dame attendait son dernier soupir pendant que des jeunes filles payaient leurs dettes ou frappaient à une porte close. Je me suis arrêtée devant un homme accroupi. Dans ma poche, il y avait un dollar. Je le lui ai tendu en disant : « Bonne journée ! » Il y a seulement cinq ans, les gens voyaient ce visage que je connais.

Simon Leroux

Communication

Émile

Émile me regarde. Je regarde Émile. J'observe ses yeux de marbre, ces yeux qui ont vu neiger, qui ont tant pleuré. Ce pauvre Émile, il a tant donné et maintenant il sert de perchoir aux oiseaux. Je jette mon trognon de pomme au pied de son socle. Un écureuil trouve les vestiges de ma MacIntosh. Au même moment, un corbeau s'installe confortablement sur l'épaule de l'Émile de pierre. Pour un instant, le poète devient un pirate sanguinaire, sans pitié. Le corbeau regarde l'écureuil. L'écureuil regarde le corbeau. Tout se décide pendant la fraction de seconde que dure l'échange des regards. Le rongeur saisit le trognon et court vers son arbre, un érable. Le corbeau ne bouge pas. Je regarde le corbeau. Le corbeau me regarde. Finalement, j'aurais beaucoup aimé qu'Émile soit un pirate.

Karine Lévesque

Communication

Le motard

Nous sommes dans la voiture, intimidées d'aller le voir. On le regarde qui contourne les gens sur sa moto dans le square Saint-Louis. Nous voulons absolument l'aborder et le prendre en photo. Barbu, gros, habillé en cuir, un foulard sur la tête : c'est un vrai motard. Nous en avons presque peur. Il nous intimide. Moi, je reste dans la voiture et je regarde Julia, qui, courageusement, va le voir et essaie de l'aborder. Je ne peux m'empêcher de rire. Le motard l'ignore ; il va tellement vite sur son bolide. Julia revient dans la voiture. « C'est un fou ! », me dit-elle.

Nous décidons finalement d'aller vers lui. Il tourne autour de nous. Il le fait exprès. Il nous agace. Il sait ce que nous voulons. Il nous comprend, mais ne nous répond pas. Je décide quand même de le prendre en photo sans son autorisation. Devrais-je avoir peur de lui après cela ? C'est un motard, un dur à cuir. Mais, comment pourrions-nous vraiment avoir peur d'un motard qui se promène en tricycle ?

Cynthia Morin

Communication

La petite souris

Le froid

La petite souris dévale seule la rue Sainte-Catherine
Dans un empressement comparable à celui du noroît extérieur.
Elle ne peut s'emmitoufler que dans ses propres poils.
Telles des feuilles qui tremblent au vent hivernal,
Ses muscles sont parcourus de frissons spasmodiques.

La solitude

La petite souris se réfugie dans son trou,
Effrayée par son ombre qui lui semble être un fantôme.
Épuisée par l'ennui, elle s'astreint à l'inaction.
Même ses bâillements éreintent sa mâchoire.

La faim

La petite souris s'affaisse sous la douleur :
Des crampes saisissantes lui crispent l'estomac.
Un chant de borborygmes lui perce les oreilles.
À la vue d'une seule miette, elle se transforme en rat glouton.

Le printemps

La petite souris, les yeux rivés au ciel, esquisse un sourire
Sous les rayons chaleureux de cette belle journée.
La mélancolie l'a désertée ;
La chaleur la reconforte.
Elle se laisse bercer par le chant printanier.
La petite souris dévale la rue Sainte-Catherine,
Entourée de millions de petites et de grandes souris.

Stéphanie Bonhomme
Anne-Marie Migneault
Communication



Anne-Marie Migneault

Communication

14 h 04. J'attends au beau milieu du square Saint-Louis. Au beau milieu des pigeons. Au beau milieu de nulle part.

14 h 04. Le temps est gris. Je suis incapable de rester en place. Je regarde les nuages poussés par le vent. Je regarde les fourmis, qui commencent déjà à faire leurs provisions pour l'hiver prochain. Une fourmi, ça ne chôme jamais.

14 h 04. J'attends toujours. Les secondes semblent des heures. Je ferme les yeux pour mieux sentir le vent frais sur mon visage.

14 h 04. La brise est passée et j'ouvre les yeux. Elle n'a amené ni neige ni pluie. Aujourd'hui, elle a amené des centaines et des centaines de pigeons. Leur roucoulement couvre presque les vrombissements des moteurs de voitures.

14 h 04. J'évite les regards des passants. Je préfère regarder la neige fondre. De petites rigoles d'eau polluée se forment et s'écoulent le long du chemin asphalté.

14 h 04. J'aurais bien aimé m'asseoir sur l'herbe, adossée contre un de ces grands arbres dénudés de leur feuillage. L'herbe est toute trempée de neige. J'ai choisi un banc à l'écart.

14 h 04. Un silence. C'est plutôt rare dans une grande ville. Les oiseaux s'envolent. Tout le monde est parti.

Je regarde ma montre. Il est 14 h 05.

Sébastien N.Tardif

Génie mécanique

Dans l'abîme

C'est la fin. Le soleil fait une auréole au toit de la Bibliothèque nationale. J'entends le bruit des voitures coursant sur Berri. Les klaxons cessent avec le passage du feu au vert. Des gens se bousculent, défient le trafic pour traverser De Maisonneuve. Sur le trottoir, deux étudiants se font passer pour les photographes d'un journal. Ils prennent un malin plaisir à rechercher ces scènes banales qui sont le chef-d'œuvre du quotidien. Dans l'indifférence de ce monde, ils recherchent l'extraordinaire, contrairement à moi. Je n'ai tout simplement plus envie de le faire, par désenchantement. Pourquoi cette drôle de vie ne sourit-elle pas à tout le monde ? Cette question sans réponse est une bombe qui n'a que trop retardé à faire son travail. Portés par un souffle, des nuages s'installent brutalement déroband la lumière. Le ciel est gris au point de se briser sur un trottoir. C'est la fin.

Sébastien Noël

Maintenance industrielle

La mission

Je suis là, assis près des portes de l'entrée est du cégep du Vieux. J'attends patiemment l'arrivée de ma coéquipière, ma sœur d'armes. Une mission de la plus haute importance nous a été confiée par le général Cousineau. L'objectif, trouver et abattre, à coups de clichés, la fuite sous toutes ses formes : celle du temps, des fissures et des gens. Nous devons la traquer dans la zone du Quartier latin. Ma collègue enfin arrivée, nous quittons le Q.G. précisément à onze heures zéro zéro. Cette chasse aux photos s'annonce plus difficile que prévu. Le froid arctique qui règne nous impose de mettre l'arme du crime ainsi que nos mains en lieu sûr, soit dans nos poches. Bien que ce soit une tâche ardue, mon tireur d'élite réussit quand même à atteindre la cible à quelques reprises. Notre avance est soudainement ralentie par un vent polaire qui nous prend directement de face. Notre détermination reste de fer et nous retournons au front terminer notre mission. Encore quelques munitions à tirer et notre chargeur se retrouve vide. Nous repartons en direction du quartier général remettre notre arme de combat à l'armurier du dixième étage. C'est sur le sentiment du devoir accompli que ma coéquipière et moi nous nous séparons, dans l'attente d'un nouveau défi.

Stéphanie Poitras

Histoire et civilisation

La fuite opportune

La brise est légère et le soleil chaud pour cette fin mars. Les rénovations vont bon train sur Saint-Denis, et les passants profitent de cette conjoncture particulière pour envahir la rue nouvellement piétonnière. Rêveurs, les étudiants confinés dans leur classe espèrent de tout cœur que leur professeur retrouve enfin la raison : qu'il les laisse déguerpir dehors pour qu'ils puissent profiter, eux aussi, des soubresauts printaniers ! Soudain, black-out ! *Hydro* coupe tout sans prévenir. Des complications sur le chantier de construction : on murmure « une fuite de gaz », on craint une explosion. C'est plutôt une détonation de cris de joie et de pas empressés qui se fait entendre devant cette chance inespérée de quitter en vitesse des cours navrants en cette magnifique journée. Comme quoi, parfois, le hasard arrange bien les choses.

Sophie Robert-Arsenault

Communication

Mille et une nuits

Une journée dans le désert de Kandahar. Le boulevard de la grande bibliothèque n'a pourtant pas été bombardé. Soufflée par une bouche de métro, une fille file avec ses chaussons dorés. Son rire résonne sur le carrelage luisant d'un Palais des Congrès silencieux. À dos de taxi, elle se faufile parmi les artères roses du square.

Elle atterrit à même les bras ferreux d'un escalier en colimaçon et commence une ascension digne du sommet Toubkal. Chacune des marches craque sous ses pas feutrés. Elle pousse le ballant de la lourde porte en bois. La petite maison de briques rouges sent le tabac, le thé chaud et la cire de chandelle. Un joli appartement embaumé, niché dans un quartier amoureux, couvé entre deux bâtisses, voisin d'un marché marrakech. À la nuit, le ciel brille en robe du soir et des contes s'échappent en secret par le col de la cheminée en une bruine sucrée qui parfume la peau de la nuit.

Émilie Audet
Annelise Carle
Communication



Fanny Tanguay
Communication

Une journée de printemps

Je viens tout juste de sortir de l'école pour enfin respirer l'air frais de ce doux après-midi de printemps. Il ne reste plus que quelques semaines et je serais libérée pour l'été. Le soleil me caresse la peau. Je déambule tranquillement dans le Quartier latin, sans penser au lendemain. Ma seule destination est cette terrasse de la Brûlerie Saint-Denis, où j'aime bien m'installer pour observer les passants. Assise confortablement, et sirotant mon café latté, je me dis qu'il serait bon de voyager autour du monde. Cette idée me fait sourire. Tout à coup, une voix rauque me tire de mes rêveries. Un homme plutôt amoiché, aux yeux cernés, tend une main sale vers moi. Un peu ébranlée et perdue, je fouille dans mon portefeuille pour lui offrir le peu que j'ai. Le vieux esquisse un sourire puis s'en va lentement. Je bois ma dernière gorgée et me lève. Je me dirige vers la caisse en ouvrant mon porte-monnaie. Il est vide : j'ai tout donné. Paniquée, je fais demi-tour et m'enfuis. Je n'ai plus d'argent pour l'autobus. Je marche lentement vers chez moi.

Xavier Trudeau-Deschênes

Dessin animé

Rester de glace

Il fait beaucoup trop froid pour une journée de printemps, et il faut être encore plus givré pour sortir par une journée pareille. Je ne sais pas qui ces touristes tentent d'impressionner en bravant la brise glaciale, mais ce n'est probablement pas moi. Ils ne m'ont pas vu en entrant dans le parc, trop éblouis par une fontaine vide et morte, au cœur du square Saint-Louis. Ils sont américains. Le bruit de leurs appareils photo se perd dans le vacarme distant des métaux que l'on martèle sauvagement : encore un bris sous Saint-Denis. Tout joue en ma défaveur, ils ne me verront pas. Le parc est vide à l'exception d'une trentaine de pigeons, de trois hommes, de trois femmes et de cinq caméras numériques. Quand ils en auront terminé avec la statue, ils se dirigeront vers moi, c'est presque sûr. Ils ont intérêt à finir rapidement. Un petit « spare change, please » et je retourne me réchauffer sous une bouche d'aération. Il fait beaucoup trop froid pour une journée de printemps.

Francis Trudeau-Lalonde

Génie mécanique

Reprise

Je ferme la porte à clé. Et je la glisse dans la fente aux lettres. Je descends les escaliers qui tourbillonnent à travers les balcons. En bas, je dépose mon bac vert et je me dirige vers le nord, mon sac sur le dos. Qu'est-ce que je fais?

Je trouve une poignée de change dans le fond de ma poche et je la fais dégringoler dans la boîte d'un autobus. Le chauffeur trop pressé ne prend pas le temps de compter. Je crois que l'on roule sur Ontario. Plusieurs jeunes de mon âge crient dans leur téléphone cellulaire.

Pie-IX, je descends ! Les gens errent et courent. Certains déménagent là-bas. Qu'est-ce que je fais ? Je marche, je reviens sur mes pas, toujours sur Ontario. Arrivé rue Berri, je me rends au grand parc près du métro. Je m'étends au soleil sur le gazon chaud et sec.

Je regarde mon avis de reprise de possession. Je me dis qu'il était peut-être petit mon 1½, mais au moins, j'avais quelque part où aller. Qu'est-ce que je fais?

Martin Tucci

Dessin animé

Vol au vent

Je ne sais pas pourquoi ils sont revenus ni pourquoi ils sont partis. Je marche, invisible dans la foule, les observant parmi les promeneurs, mon arme chargée, l'œil vif. Heureusement pour moi, ces pigeons ne craignent pas les humains : sont-ils braves ou stupides ? Je m'approche d'eux, casse leur formation par ma présence imposante et capture leurs silhouettes en fuite. Ils volent dans toutes les directions dans une explosion de battements d'ailes, et moi je marche laissant derrière moi des miettes de pain. Les pigeons sillonnent le ciel et s'éparpillent aux quatre coins de la rue Sainte-Catherine.

La plupart des passants ne voient même plus les pigeons qui les côtoient, sauf quand je m'arrête pour les photographier. Les piétons marchent, invisibles dans la foule, et je suis derrière eux à les suivre sans trop savoir pourquoi.

Benoit Vermette

Communication

Survivre

Je marche sur la rue Sainte-Catherine. Il fait froid. Je rabats les pans de mon manteau noir. Un bourdonnement continu me parvient des bars autour de moi : les rires des femmes qui attendent un client, les voix des clients qui se saoulent, la distorsion de la musique qui m'emplit les oreilles. Je regarde le ciel. Aucun nuage, et la lune esquisse un sourire blanc partageant mon bonheur éphémère. Une joie sans raison aucune me porte et m'entraîne vers une destination encore inconnue.

J'attends sur la rue Sainte-Catherine, tapi dans l'ombre. J'ai froid. Coupé du monde extérieur, je n'entends pas les sons autour de moi. Je regarde l'homme s'avancer vers moi, son manteau noir comme seule protection. Je referme le poing autour de mon arme. Je suis fatigué. L'homme se rapproche. Je m'avance lentement vers lui, sans bruits. Je lève mon couteau et l'abats dans son flanc. Il s'écroule par terre. Je le mitraille de coups. Je le retourne pour me saisir de son portefeuille. C'est un visage familier. J'ai toujours aussi froid.

Andréane Williams

Communication

Le vieil homme du quartier chinois

Je déambule le long du boulevard Saint-Laurent où s'entremêlent bruits de marteaux-piqueurs, musique étrangère et conversation des piétons. À l'angle de la rue, sont suspendus et amoncelés lanternes rouges, objets de jade, coffrets de bois, sandales et petits mocassins, porcelaines, habits aux couleurs flamboyantes. Et tout cela, à travers un subtil arôme d'encens. Je tourne à gauche, rue de La Gauchetière, où sont amalgamés boutiques de pacotille, bazars fourre-tout, restaurants, épiceries et petites bijouteries. Au milieu de tout ce fouillis, un garçonnet assis sur un cageot sourit. Le soleil plombe sur la tête des passants, la température est douce, et les magasins nous invitent avec leurs portes grandes ouvertes ; certains étals débordent sur les devantures des épiceries et offrent fruits frais, galettes, boulettes de riz, noix, lychees, épices, gingembre, fruits déshydratés et poisson séché. Au milieu de la foule pressée de cette rue piétonnière, je cherche. Je cherche quelqu'un de qui je pourrais prendre une photo, quelqu'un qui parlerait quelques mots d'anglais ou de français ou encore la langue des signes. Un bruit d'entrechoquement de pierres dans une boîte de conserve retentit à travers le chahut de la rue. Je pivote sur moi-même et aperçois un vieillard à qui il manque quelques dents et qui porte un énorme chapeau de fourrure. Il me sourit en me faisant signe de la tête. Je le prends en photo.

